

Alex Cecchetti : Taman Shud

Ilan Michel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29259>
ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Ilan Michel, « Alex Cecchetti : Taman Shud », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 28 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29259>

Ce document a été généré automatiquement le 28 mai 2018.

EN

Alex Cecchetti : Taman Shud

Ilan Michel

- 1 Troisième opus de la collection Digressions initiée en 2017 par la Ferme du Buisson avec les éditions Captures, cette publication paraît à l'occasion de l'exposition d'Alex Cecchetti, *Tamam Shud*. Constitués chacun d'un cahier bilingue, les carnets de la série soignent les détails : couleur des agrafes, embossage de la couverture dont les veines vermiculées évoquent autant le marbrage baroque que les risées aquatiques. La collection emprunte la forme de l'entretien. La parole s'accorde bien avec Alex Cecchetti dont les œuvres existent selon le récit qui en est fait. Après avoir annoncé sa mort en 2014, l'artiste italien a dissous son identité dans une œuvre polyphonique et protéiforme. Le projet trouve son origine dans un fait divers australien datant de 1948 : un inconnu gisant sur la plage avec un fragment de poème d'Omar Khayyam : « Tamam shud » ([c'est la fin] en persan). Explorer une identité composée des mots des autres et faite d'indices trompeurs constitue les fondements de ce qui est à la fois un roman, une performance et une mise en espace. Précédant l'ouverture de l'exposition, l'échange avec Julie Pellegrin – directrice du centre d'art – décrit les œuvres de l'atelier, esquisse leurs intentions, questionne les sources littéraires et le processus de travail. L'oralité cherche à « échapper à la représentation » (p. 6), objectif de cette expérience dans laquelle le champ visuel est interprété pour devenir autre chose : une danse, une musique, un plat, un songe. Autant de « sorties de sécurité » (p. 7) qui définissent les contours d'une « exposition qui ne veut pas être une exposition » (p. 6). Les mots imprégnés d'italien refluent au cours de la conversation. Si l'artiste est « un écrivain de *quelque façon* » (p. 7), c'est pour enchâsser les récits et métamorphoser sans cesse l'intrigue jusqu'à faire oublier sa forme initiale, le mouvement baroque s'articulant à la saveur de la digression. Autour de la question de l'interprétation, la parole évite les lieux communs (« le regardeur qui fait le tableau », Marcel Duchamp), problématise la figure d'autorité et les tensions internes de ce travail qui fait avec le temps et l'espace, tout en cherchant à s'en affranchir.